

LEON POMPIDOU (1887-1969)

Les Archives Départementales du Cantal possèdent un curieux fascicule⁷⁰ de huit pages illustrées intitulé UN JOURNALISTE EN PROVINCE, sous-titré « *Hommage à Léon Pompidou, alias « Papillon », cet instituteur cantalien 'Déraciné'* », daté du 16 mai 1970. La présentation, de type journalistique, sans que l'on en connaisse la provenance, présente un cachet d'enregistrement du Cabinet du préfet du Cantal. Œuvre d'un jeune journaliste assez peu conformiste, René Vérard, qui le présente comme un bilan de son année passée à Aurillac, avant d'être congédié d'un journal local, il constitue un portrait de « l'instituteur » mort l'année précédente, parfaite illustration de l'enseignement comme outil de promotion sociale ; ces documents lui avaient été prêtés par Pierre Parra, ancien maire de Barriac-les-Bosquets et conseiller général de Pleaux et ancien condisciple de Léon Pompidou à l'École Normale d'Aurillac.

A l'occasion du voyage du président Georges Pompidou dans le Cantal à Murat, le 16 mai 1970, René Vérard rendait un hommage appuyé et malicieux à la figure de son père, jeune instituteur socialiste et laïque, hussard noir de la République, père et véritable antonyme du nouveau président⁷¹. On peut penser que le journaliste qui n'avait pas obtenu l'interview⁷² qu'il sollicitait deux mois plus tôt auprès du futur président alors redevenu député du Cantal, était particulièrement fier d'avoir pu exploiter ces archives, pièces uniques puisque seul Pierre Parra, encore vivant, les possédait complètement.



Le "quatuor" (1908)

En effet, avec ses condisciples et amis, Baptiste Soubeyre, Jean Mons et Pierre Parra, Léon Pompidou, alias « Papillon », formait un « Quatuor », qui échangea, pour mieux garder le contact amical des années d'études, les pages d'un petit journal, à usage interne, de 1907 à 1909. Nommés dans des villages aux quatre coins du département, ils souffraient de la solitude et de l'étroitesse de leurs positions, et cherchaient déjà des

possibilités de promotion. Ce fut particulièrement le cas pour Léon Pompidou qui de Naucaze (Saint - Julien de Toursac) à Montboudif en passant par Aurillac et Murat, devint plus tard

⁷⁰ A la cote 26 NUM 21.

⁷¹ Dans un esprit, vue la date, sans doute assez post-soixante-huitard.

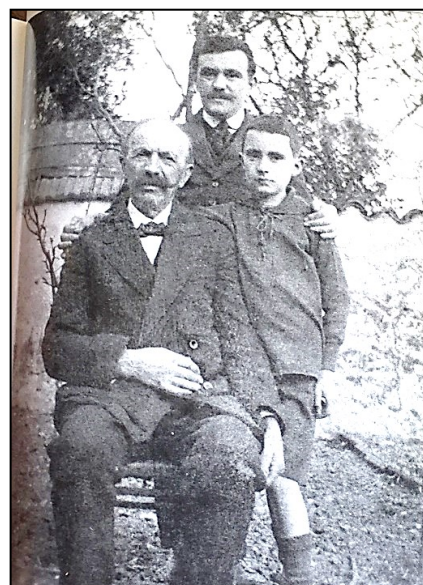
⁷² Autant Georges Pompidou acceptait de bonne grâce les caricatures et controverses, autant il refusait que l'on évoquât sa famille, car disait-il, « cela ne se fait pas. »

professeur certifié d'Espagnol à Albi, puis à Paris (à partir de 1938) où il termina sa carrière au Lycée Lavoisier dans le 5^e arrondissement.

De nombreux emprunts aux cahiers du « Quatuor » nous présentent la personnalité attachante de Léon Pompidou et en même temps si différente de celle de son fils, second président de la 5^e République. Le texte de René Vêrard nous instruit surtout des vingt-trois premières années, essentiellement cantaliennes, de sa vie - c'est-à-dire en parcourant le chemin menant de la terre à l'enseignement et de l'amitié à l'amour⁷³. Puis il aborde la reprise d'une correspondance avec Pierre Parra, plus de cinquante années après.

René Vêrard le décrit comme « pétri de dons, affolé de solitude, assoiffé d'idéal, rêvant d'action mais paralysé de lucidité, un peu dilettante au demeurant, ... ayant, semble-t-il, tout pressenti à l'aurore même de la vie ». D'ailleurs un texte du premier numéro du « Quatuor » témoigne de la blessure de l'intellectuel coupé de son milieu traditionnel et rend compte du complet dépaysement qui en résulte : *« La solitude ! C'est bien là pour nous la pire des choses, pour nous plus que pour personne. Nous sommes des ' Déracinés '. Nous étions faits pour partager les travaux du laboureur, ses plaisirs rudes et ses croyances naïves. Nous aurions vécu au sein des horizons familiers et le soir nous aurions écouté le calme bourdonnement des Angelus lointains : on nous a arraché à tout cela »*.

Il se plaint aussi du peu de solidarité du corps enseignant, surtout dans le Cantal, qu'il impute notamment à l'isolement : *« Perdu dans son hameau là-bas dans la montagne, l'instituteur en arrive à tout délaïsser : et ses amis, et la vie sociale et la vie corporative. Sa pensée va seulement de sa classe⁷⁴ à sa famille et à ses chiens de chasse »*. Il est aussi sérieusement fâché avec son directeur, qui n'a pas voulu le soigner lors d'une mauvaise grippe, car lui-même refuse d'effectuer les surveillances. Heureusement deux collègues vont venir à son secours, l'aider à se soigner et à se nourrir, parmi lesquels Marie-Louise Chavagnac. Il proposera quelque temps plus tard de réunir ses amis à Murat à Noël, avec l'aide de ses collègues et voisins pour faire une fête, en l'absence des pensionnaires et il ajoute *« on pourrait s'en payer, faire du bruit, chanter, casser des assiettes (?) , personne n'aurait rien à y voir »*. Il paraît avoir retrouvé sa joie de vivre et annoncera d'ailleurs quelque temps plus tard à ses pairs que l'année 1909 sera celle de son mariage avec Melle Chavagnac.



Léon Pompidou avec au premier plan son père Jean et son fils Georges (1919)

⁷³ Il devait épouser une de ses collègues de Murat, Marie-Louise Chavagnac.

⁷⁴ Il dit, ailleurs, avoir 16 élèves.

Ledit « Quatuor » se fit photographier en 1908, lors de retrouvailles⁷⁵ à Aurillac, quelques jours après la rentrée. On remarque la tenue recherchée de nos « hussards » : costumes trois pièces, cols cassés, nœuds papillons, voire montre à gousset qui disent tout des instituteurs de l'époque. Et l'on reconnaît sur ce cliché de gauche à droite, debout : Léon Pompidou, Baptiste Soubeyre, Jean Mons et, au premier plan, Pierre Parra que le photographe a - ironie de l'histoire - fait poser sur un prie-Dieu. En effet, deux ans après la promulgation de la Loi concernant la séparation de l'Église et de l'État, on se doute des positions de nos instituteurs sur la question de la laïcité. D'ailleurs, à propos de la réunion projetée à Noël 1907 à Murat, Léon Pompidou écrivait : *« tandis que les chrétiens seront en fête ; qu'ils chanteront la naissance problématique de leur rédempteur, nous aussi nous serons en fête : mais ce ne sera nullement mystique : ce sera bien plus agréable et plus sain : nous fêterons l'amitié.... Et nous nous séparerons enchantés les uns des autres, emportant le souvenir d'heures délicieuses, d'heures d'abandon sincère et total »*.

En 1909, les liens se desserrèrent, et les cahiers du « Quatuor » s'arrêtèrent et ce n'est qu'en 1962, que Pierre Parra, envoyant un de ses opuscules poétiques à Léon Pompidou, reçut une réponse pleine de mélancolie. En effet, il envoyait son ami, resté en Auvergne. Il souffrait de n'avoir pas conservé d'« oustau » au pays car, veuf depuis une vingtaine d'années, il vivait à la fin de sa vie à Paris dans la famille de sa fille, son gendre et ses petits-enfants et chaque week-end se passait dans la résidence secondaire de son fils, à Orvilliers.

Interrogé par Merry Bromberger qui préparait une biographie⁷⁶ sur le premier ministre



La ferme du domaine de Naucaze

d'alors, il fait une évocation pleine de nostalgie de la vie paysanne dans la châtaigneraie à la fin du XIXe siècle : les fleurs, les ruisseaux y sont plus beaux qu'ailleurs. *« Les oies parquées dans les oubliettes comblées du château nous promettaient du confit pour l'hiver.... Mon père cuisait le pain pour la semaine, le 'méteil' moitié seigle, moitié froment, qu'avait pétri ma tante »*. L'énumération des nourritures terrestres,

successivement nommées, décrit un véritable pays de Cocagne où tout est à disposition ; c'est tout au moins le souvenir d'une enfance heureuse, pleinement idéalisée. *« C'était une contrée pauvre, mais riche en gourmandises. On y vivait sans argent. Mon père, comme maître-valet⁷⁷*

⁷⁵ Cliché utilisé avec l'autorisation des Archives départementales du Cantal, cote 26 NUM 21, p.3.

⁷⁶ *Le destin secret de Georges Pompidou*, Paris, Fayard, 1965.

⁷⁷ C'est l'expression de Léon Pompidou, pour traduire « bouyer-grand » en patois.

de son aîné, ne gagnait que 250 Franc-or par an. Mais il n'avait besoin d'argent que pour son tabac. On semait du chanvre. La vieille tante filait en gardant le troupeau. On avait la toile. En échange de la laine, on obtenait le drap. »

Le bond accompli en trois générations par la famille Pompidou illustre bien la « colonisation » scolaire réussie par la III^e République : le grand père, agriculteur sans terre, millièm^e maillon d'une chaîne cramponnée à la terre pour survivre, le père, Léon, remarqué pour son intelligence par le premier instituteur ⁷⁸ envoyé défricher le canton, puis le témoin passé au fils qui déclarait déjà à sept ans qu'il « ferait Normale Supérieure » et finirait président de la République. « *De cette émergence familiale, ce n'est sans doute pas Georges Pompidou qui a vécu et surmonté la phase la plus violente.... C'est son père. Il y a plus loin des burons du Cantal à l'Ecole supérieure d'Albi que d'Albi à l'Hôtel Matignon* » écrivait Pierre Rouanet⁷⁹ en avril 1969.

D'après un proverbe de la région d'Aurillac, *Clussidou vau mai que poumpidou* ⁸⁰. *Clussidou*, c'est le geignard qui se lamente sans cesse, de maux plus ou moins imaginaires, alors que *Poumpidou* est l'homme robuste bien planté dont les semelles foulent le sol. La traduction pourrait être⁸¹ « une petite nature durera plus longtemps qu'un costaud ». En l'occurrence, le dicton a dit vrai.

Nicole Sevestre

⁷⁸ Un frère des Écoles Chrétiennes défrqué qui persuada les parents d'en faire un instituteur.

⁷⁹ *Pompidou*, Paris, Grasset, 1969.

⁸⁰ À la façon de Vermeuouze.

⁸¹ Selon André Muzac, dans *Notes et Documents*, RHA, 1966-04, p.198.